



F O N T A I N E S

D E

B R O C E L I A N D E

ARTISTIQUES

LITTERAIRES

TOURISTIQUES

DIRECTEUR
RONAN FICHERY
DRUIDE ABROC'HELL

REDACTION-ADMINISTRATION: 64 RUE POUILLAIN-DUPARC, RENNES TEL. 40-76-45
C.C.P. RENNES 1158-96

ABONNEMENT 5 NF.

LE PELERIN DE SAINT-CARRE

CONTE DU TRÉGOR

PAR JEAN URVOY

LA chaumière, accrochée au revers du talus qui plonge vers la vallée, dort, repliée sur elle-même, paupières closes.

Dans la côte, au dessus des premières maisons du village, une silhouette apparaît. Elle descend le chemin, s'arrête, hésite, repart, et vient enfin à la porte fermée, une porte massive, blindée, à mi-hauteur, d'une feuille de zinc. Elle frappe.

— Puou zo a é? Qui est là?

— Ar Person - Le Recteur.

On entend remuer des banes, des voix qui chuchotent. Un long temps s'écoule. Le prêtre, alors, regarde autour de lui. On dirait que les ténèbres hésitent à se dissiper. Ce n'est pas encore le jour, et ce n'est plus la nuit, mais une espèce d'état intermédiaire où les choses ont l'air de grands spectres et semblent dans l'attente, peut-être d'un événement, peut-être, tout simplement de la reprise de la vie. Lentement, lentement, le jour succède à la nuit et, peu à peu, les objets reprennent leurs places et leurs noms.

Voici les pins de la lande enveloppés d'une ombre grise, les rocs de granit qui font le gros dos. Voici les peupliers; de leurs feuilles inertes tombent, une à une, larmes de la nuit, des gouttes de rosée. Le ciel est de craie. Pas un bruit. Les vannes du moulin sont fermées. Seul un rouge-gorge salue timidement la lumière de ce chant mélancolique qu'il n'achève jamais.

Enfin l'huis s'entrebâille, une tête se montre.

— Les gendarmes vont venir, Yves-Marie.

L'homme a un mouvement de fuite, comme celui d'une bête sauvage prise au piège, quand arrive le chasseur. Ses yeux expriment à la fois souffrance et peur panique.

— Tu as promis, Yves-Marie.

— Entrez, Monsieur le Recteur.

Alors, dans l'unique pièce, obscure comme toutes les demeures bretonnes, le prêtre, la mère qui s'est levée, l'homme, tous les trois, assis autour de l'âtre où brûle un feu d'ajoncs, se mettent à prier, en égrenant leur chapelet. Ils prient en breton, dans la langue qui leur permettra pensent-ils, de se mieux faire entendre de Dieu.

— On tad pehini a zo en neñv

Oc'h ano bezet santefiet.

— Notre père qui êtes au cieuz

Que votre nom soit sanctifié.

Un trot de cheval sur les cailloux de la route. Un poing impérieux qui heurte la porte.

— Au nom de la loi, ouvrez!

Un gendarme est sur le seuil, l'air gêné; un autre, un peu à l'écart, tient par la bride les deux montures qui piaffent, s'ébrouent, entraînant vers l'herbe grasse du talus, leur gardien qui s'arc-boute et jure.

— Yves-Marie GUERNAMUS?

— C'est moi.

— Nous avons ordre de vous arrêter et de vous reconduire à BREST.

Il tend les mains. On les lie par des menottes d'acier.

Et ce sont les adieux déchirants, la mère qui s'accroche à son fils qui lui dit, entre deux sanglots.

— Ma Mammig paour, na ouelik ken, na ouelik ken! ne pleure pas, ne pleure pas!

Mais, tout d'un coup, dans un sursaut de révolte, il se débat dans ses chaînes - Non, ce n'est pas possible! On ne peut ainsi l'arracher à tous ceux qu'il aime! Le prêtre le prend dans ses bras, lui parle à l'oreille et peu à peu sa colère s'apaise.

Maryvonne, sa tendre amie, cachée derrière les branches des pommiers en fleurs, regarde intensément, les yeux brouillés de larmes. Timide et craintive, comme tous les humbles, elle n'ose approcher et se tord les bras de désespoir et d'impuissance.

— Mets tes souliers.

— Non, j'ai promis.

Dernière étreinte, le vieux recteur fait le geste qui bénit de sa main qui tremble, puis un signe aux gendarmes.

— Alors, en route!

Encadré par les deux cavaliers, attaché par une corde à l'arçon d'une selle, Yves-Marie trotte, dans la poussière du chemin, tête baissée, buvant des larmes qui coulent de ses gros yeux effrayés. Sa mère le suit, il entend ses plaintes, mais ne se retourne pas, à quoi bon! Un coude, on ne peut plus voir le village. C'est fini!

Le cortège lamentable suit une route qui ne finit pas de tourner, de monter sur des dos de pays, de descendre en vastes cuvettes marécageuses ou la bourre cotonneuse des linaigrettes met comme des plaques de gel. Et toujours, à droite, à gauche, des genêts, immense gerbes d'or, qui s'agitent dans la brise matinale et jettent sur la chaussée leur âcre parfum de fleurs ouvragées.

De place en place, des chaumières, minuscules comme des jouets d'enfants, se tiennent au bord des champs; par les portes entr'ouvertes, les gendarmes surprennent un peu de la vie des habitants. Ici, un enfant qui s'éveille pleure, là un mari et sa femme parlent à mi-voix, plus loin, une jeune fille chante. Et, dans la pénombre des demeures brillent la panse vernie et les ferrures des armoires.

Yves-Marie ne veut rien voir ni rien entendre.

Tous les trois cheminent longtemps, entre de hauts talus plantés de chênes; et c'est PLOUNERIN, la grande route et la vue qui s'étend sur un paysage immense.

Le prisonnier maintenant lève la tête, et, le chapelet dans ses poings liés de chaînes, entonne, d'une voix forte et

le chapelet dans ses poings liés de chaînes, entonne, d'une voix forte et assurée, le cantique qu'hier encore il chantait avec tant de foi au pèlerinage de Saint-Carré.

"Itron Varia Sant Karre"

"O Mamm Jezuz, Mamm a drue"

"Gouleanit evidoun pardon"

"C'houi zo ma Mamm ha ma Itron"

"Dame Marie de Saint-Carré"

"O mère de Jésus, mère de pitié"

"Demandez pour moi le pardon"

"Vous êtes ma mère et ma mère et ma Dame"

Et les lieues succèdent aux lieues, les longues côtes aux longues côtes. De leur sommet, en se retournant, Yves-Marie voit tout le pays, les landes dorées, les vallées pleines d'ombres bleues, les bois et les ménés lointains; et, blotties dans les ajoncs, les humbles chaumières dont les fumées qui montent dans le ciel, disent la fin des travaux et la paix retrouvée.

Et les couplets succèdent aux couplets, et toujours revient sur ses lèvres, l'invocation sacrée.

— Itron Varia a druel O ma Dame Marie de Pitié; les larmes qui coulent obscurcissent ses yeux. Il ne sait plus, dans sa douleur, s'il chante les souffrances de la Vierge Marie, de la mère de Jésus ou de sa mère à lui, qui revenue dans la maison désolée, le suit, par la pensée, sur la route de la prison et du jugement.

Yves-Marie, chante le pays perdu, chante ton cœur brisé et l'exil qui va te frapper à jamais! chante, Yves-Marie, cadors ta peine dans les versets du cantique sacré!

O Itron Varia drue, penche-toi vers ce malheureux qui est aussi ton fils et qui a mis en toi tout son espoir.

Hier, Maryvonne, au retour du pardon, dans le soir tombant, fredonnait ces paroles qui semblent si bien s'appliquer à lui-même et à sa mère.

"War hent ar C'halvar e kavan"

"Ar werc'hez Vari o ouelan"

"Sur le chemin du calvaire je trouve"

"La Vierge Marie qui pleure"

Yves-Marie ne sait plus où il est ni ce qu'il est. Une espèce de confusion s'est opérée dans son esprit. Est-il bien ce matelot que l'on conduit en prison ou, plutôt, n'est-il pas le fils de Marie, le pauvre charpentier, qui, comme lui, fut arraché à sa mère, à Marthe, à Marie-Madeleine qui l'aimaient tant.

Comme à Jésus on a lié ses mains, et ses bourreaux le traînent derrière leur monture et l'emmènent vers la mort, sans aucun doute. Ils n'ont pas toquet de velours, hauts de-chausse bouffants, comme les personnages de la Passion en l'Eglise de PLOUMILLIAU, mais culottes de peau blanche, bottes à l'écuyère et bicorne galonné. Ils ne l'ont pas insulté ni battu de verges, non, mais, comme Jésus, il gravit son calvaire, et ses pieds nus se déchirent aux cailloux du chemin.

"Itron Varia Sant Karre"

"O Mamm Jezuz, Mamm a druel"

Les paysans, qui travaillent dans les champs, lèvent la tête, et restent là, debout, pétrifiés, l'outil en main, touchés, jusqu'au fond du cœur, de ce qu'ils entendent.

Les gendarmes, d'abord agacés par cet homme qui ne veut pas se taire, s'interrogent maintenant du regard, et ce regard dit: il est fou! c'est un fou!

Non, mais plutôt un malheureux garçon éperdu de douleur, arraché, par la violence, à tout ce qu'il aime en ce monde: sa mère, la douce Maryvonne, la maison près de la lande, et la chapelle si fraîche à l'ombre des tilleuls.

Et les christs, pendus aux gibets de granit, le regardent passer de leurs orbites creuses; dans la lumière grise, ils paraissent encore plus tristes, comme accablés par ce témoignage nouveau de la cruauté des hommes.

Yves-Marie s'est tu; lassitude? rêverie plutôt. Les deux cavaliers en profitent pour échanger quelques mots.

Le gendarme, un rouquin venu de Normandie, dit d'un air goguenard:

— "Ce n'est pas GUERNAMUS, mais Oremus." Un coup d'œil sévère de son brigadier, un Breton celui-là, lui fait comprendre qu'on ne plaisante pas la Dame de Pitié.

Aux environs de midi, alors que l'Angélus tinte

à tous les clochers, les gendarmes sont entrés dans une auberge, un misérable bouchon où bourdonne un peuple de mouches. Tout en mangeant et buvant, ils parlent fort et rient.

Yves-Marie, lui, s'est assis sur le revers du talus, au coin de la maison et regarde ses pieds saignants, ses mains enflées par les menottes d'acier trop serrées. Toujours attaché, relié à l'arçon d'une selle par cette corde qui lui entoure les reins, il ne peut s'écarter, et l'odeur des chevaux échauffés par la marche l'incommode et l'écoeure. Sa tête tourne et chavire. Il s'abandonne à ce vertige et l'on dirait qu'il s'envole, qu'il plane dans les airs, comme s'il avait bu. Est-ce la fatigue le chagrin ou la soif? Peu lui importe. Mais il n'est plus là, assis dans l'herbe, sur le bord de la route; il ne vit plus ce jour de malheur, mais il est tel qu'autrefois quand il était heureux, isolé de la grossièreté et de la cruauté du monde par la lande fleurie et la campagne bretonne. Et il revoit son village de Saint-Connay, il entend le murmure des eaux limpides que hante la truite, et le doux chant des peupliers agités par la brise de mai. Il est au-dessus de la lande qui balance, avec lenteur, les lourdes cimes de ses ajoncs en fleur dont l'odeur capiteuse l'enivre. Maryvonne est dans son courtill, souriante et vive, elle sarcle ses fleurs. Il est près d'elle et va lui parler. Mais, soudain, un nuage passe dans le ciel, une ombre court sur le jardin qui perd la joie de ses couleurs. Maryvonne, dans un mouvement de crainte, serre son châle sur ses épaules; son sourire s'est effacé, elle semble triste, maintenant, triste jusqu'à la mort. Cette vision augmente sa peine, il lui faut aller la consoler bien vite! Oh! quelle tentation! comme il serait tenté de s'enfuir et de briser ces chaînes qui lui coupent les poignets! Une colère sauvage le parcourt comme une flamme... Un saut par-dessus le talus, une course rapide à travers la campagne complice, et ce serait de nouveau le village, la maison, et la douce et tendre Maryvonne.

Certes, il ne resterait pas à Saint-Connay, car on aurait vite fait de l'y reprendre. Non, mais il irait se cacher au fond de la sombre forêt de Coat-An-Noz. Les bois ne sont-ils pas des asiles sacrés où Dieu parle aux hommes qu'il protège. Il y construirait une hutte sur le versant d'un ravin, face au soleil de midi. Il apprendrait à tailler des sabots, il saurait bien, comme son camarade Pierre GOASDOUE, manier le paroir et la gouge. Maryvonne viendrait y rejoindre, et ils mèneraient, tous les deux, la vie simple des sabotiers et des bûcherons. Ils auraient quelques poules, deux ou trois chiens pour les garder. Le soir, ils se joindraient aux voisins pour veiller autour d'un feu de copeaux, puis ils iraient dormir, sur un lit de feuilles mortes, l'un contre l'autre, jusqu'au réveil de la forêt dans la lumière nouvelle du matin et les chants des oiseaux. Comme ils seraient heureux! Puis la vision de ce bonheur possible s'efface, il revoit, soudain, devant lui, le vieux prêtre dans sa soutane verdie, il revoit ses joues creuses, mangées par une barbe rèche, et, délavés par les ans, ses yeux qui n'ont jamais connu le mensonge.

— Tu as promis, Yves-Marie!

Oui, c'est vrai, il a promis d'expié sa faute, et il tiendrait sa promesse. Il s'humilierait, il se chatierait. Peut-être alors, Notre-Dame de Pitié viendrait-elle à son secours et le délivrerait de la méchanceté des hommes.

Comment peut-être? Est-il possible de douter? Ne l'a-t-elle pas toujours protégé? Qu'il se souvienne des années passées, de sa toute première enfance, quand, dans la froidure de la chapelle, il se blottissait sous la mante noire de sa mère! Comme il était bien, comme il avait chaud à son cœur et dans son corps! N'a-t-il pas toujours été heureux avant qu'on ne l'arrache à l'affection des siens. Qu'il attende! Pas d'impatience. L'épreuve sera dure, mais, qu'il ait confiance, il sera délivré, et connaîtra le bonheur, comme aux jours d'autrefois.

"Itron Varia drue"

"Pedet e vidomp"

"Dame Marie de pitié"

"Priez pour nous"

Les gendarmes sortent en riant de l'auberge où ils viennent de se bien restaurer. Le brigadier essuie sa moustache noire, l'autre ferme avec soin son couteau de poche. Les gens de la maison les suivent. Ils portent, pour Yves-Marie, pain, beurre, et cidre acceptés sans façon par le matelot qui, sans

(suite page 5)

LA CHANSON DU VENT DE MER

LA CHANSON DU VENT DE MER

Poésio de: Anatole Le BRAZ
Musique de: Jean Le FLEM (Druide Ker OWL)

Solo (voix grave) §
Moderato espres.

Chant

Piano

vent de mer, ô roi des vents, toi qui fais, quand tu te dé-chaines - Cri

Crescendo

Où tombe à la nuit éternelle la

Dans l'im-men-si-té des es-pa-cos

er l'an-gois-se des vi-vents Dans le vas-te san-plot des chê-nes

Crescendo

CHŒUR! Piu vivo Riall! Tempo §
2eme Strophe

Dernier Refrain

Souffle, souffle, grand flot a-mer

SOUFFLE A JAMAIS

Suivez

Pour finir ff Allarg- fin

Allegando

ô roi des vents, ô vent de mer

I

O vent de mer, ô roi des vents,
Toi qui fais, quand tu te déchaines,
Crier l'angoisse des vivants
Dans le vaste sanglot des chênes,

II

O vent de mer, ô roi des vents,
De nos âmes et de nos portes
Chasse les rêves décevants,
Avec le tas des feuilles mortes!

REFRAIN:

Souffle, souffle, grand flot amer,
O roi des vents, ô vent de mer...

III

O vent de mer, ô roi des vents,
Fais-nous planer dans ton domaine,
Sur l'infini des flots mouvants,
Plus haut que l'espérance humaine!

IV

O vent de mer, ô roi des vents,
On dit que c'est Dieu, quand tu passes,
Qui parle aux âmes des fervents,
Dans l'immensité des espaces!

V

O vent de mer, ô roi des vents,
Prends notre rêve, et, sur ton aile,
Qu'il monte aux éternels levants
Ou tombe à la nuit éternelle!

POUR FINIR:

Souffle à jamais grand souffle amer
O roi des vents ô vent de mer!

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les dernières publications du C.E.L.F. mes préférences iraient à «LA FORET DE BYBLOS» de Valentin SAURET, pour la maturité de la pensée, la force et la richesse du style. L'auteur cite ses maîtres:

*Valéry, Giono, Céline et Proust, Béhaine,
Gide et Daudet, Nerval, Baudelaire et Rimbaud
Mallarmé, Moréas et Maurras et Verlaine...*

La profondeur de la méditation lui fait dépasser la condition de "timbalier des mots", de "besacier des vers", qu'il ne refuse pas mais qu'il élève. L'œuvre tire son prix aussi d'une pratique constante du sonnet. Si l'on doit faire un des rapprochements qu'il suggère lui-même, je crois que le qualificatif de baudelairien est encore le plus juste; on y retrouvera la sorcellerie des noms de métaux, de pierres précieuses, le prestige des fées lointaines et la fine mélancolie des jours:

*La nuque de Ninon s'efface dans un rêve
Et la flûte de pan se brise entre les mains.
Toute chanson s'éteint quand l'automne s'achève.*

Marcel DUQUESNE dans «LE MASQUE DE CRISTAL» est disciple de Rimbaud. Sa véhémence élocutive et ses recherches verbales renouvellent le mythe de Don Quichotte:

*J'ai rendu mon épée et j'ai brisé ma lance,
Le cerveau foudroyé d'avoir trop bien compris.
J'ai suivi les laquais du pouvoir en silence
Dans l'orgueil souverain d'encourir leur mépris.*

Mais la poésie des premières rêveries lui fait aussi entrer dans le jeu quand il décrit dans "West Saloon" le Far-west des enfants.

Paul AVICENNE dans «ILS PORTENT BATONS et BESACES» s'attaque lui aussi à la condition du poète-chevalier dans le monde présent:

*Les derniers chevaliers n'ont plus d'armure
Ils portent bâton et besace...
...Des chevaliers vagabonds que guettent les marécages
De cités sans âme et d'hommes sans visage*

Une émotion sincère s'attache à l'évocation des milieux sociaux, les mineurs par exemple; lyrisme parfois un peu imprécis mais communicatif. Très différent, le recueil de Paul KERVAN «60 TRÈFLES pour L'AN 60» offre dans le genre Hai-Kai des esquisses de trois vers qui mêlent harmonieusement le romantisme chevaleresque et les souvenirs antiques:

*Du rapt de Paris ni du casque d'Hector
Je ne suis las, ni de la guerre de Troie
Dans ma mémoire une ville flambe encor.*

Parfois ces thèmes se teintent d'une ironie dans le style de l'épigramme:

*A Buthrote, chez Hélenus,
Immobile sous les vastes portiques
Andromaque parfois ne pleure plus.*

Du Hai-Kai proprement dit, on goûtera la poésie aigüe et directe:

*Me semblait une jeune dame à voilette—
Si jolie au jardin, sentant si frais—
Psyché prise au filet dans un champ de violettes.*

Tout le recueil est original et intéressant, par la technique employée comme par l'invention poétique.

Faut-il ranger parmi les œuvres de poésie «AU JARDIN des QUATRE SAISONS» de Raymonde VERRIEST? Le XVII^e siècle eut rangé ce recueil dans les maximes. Mais la concentration de l'idée, le don inventif produisent dans l'esprit du lecteur la même attention que pour un vers réussi; et l'image rapproche souvent la phrase de l'expression poétique. Philosophie souriante et triste:

Mes mains sont douces comme l'amour que je n'ai pas eu.

Recherche du mystère, du jeu d'esprit, et de l'image:

*Nos couleurs sont en d'autres mains
Le temps est armé de balais, mais aussi de corbeilles.*

Je ne résiste pas au plaisir d'en proposer quelques autres aux lecteurs:

*Tout est proverbe chez l'homme.
Il faut être bien portant pour mettre un nouveau costume.*

Que sont ennuyeuses les petites attentions des gens qu'on n'aime plus.
L'écriture est une sorte de remords intellectuel.

On pardonne plus facilement à un Chinois qu'à un Belge.

Ce recueil fait penser sans jamais cesser de plaire.

Le mouvement européen cherche ses poètes; Gaston COMPÈRE dans «EUROPE, MON AMOUR» évoque tantôt la figure mythologique d'Europe, sortant des brumes, des verdure, des fantômes d'une terre chaude et printanière, et tantôt des paysages et des silhouettes féminines d'une Europe réelle et géographique.

*Europe! Aimons nous donc: je saurai quelle rose
Nébuleuse l'attend au ciel de notre amour,
Toi qui es, sous le vol des oiseaux et des mondes
Sous l'azur crépitant de messages et d'ondes,*

La grande jeune fille à l'écoute du jour.

Ivette LEONARD dans «CHANTERELLES» enchaîne selon un rythme surtout musical des impressions de tristesse et de rêve. La poésie retrouve dans les thèmes des cloches et des masques la libre fantaisie qui est aussi celle de la barque:

*La barque hésitant sur les eaux,
Pèlerin entre les roseaux
Le vent a fait danser ses chaînes
Et brisé ses ailes de bois.
En ce pays où il l'entraîne
Les fleuves ont des rives de joie.*

Le problème de l'au-delà, le souvenir des morts marquent du signe du silence et de la solitude morale «AUX RIVES de la NUIT» d'Yvonne BOIRE-GLEDEL. Poésie qui se plaît à évoquer Hamlet, les sapins:

*Sapin isolé
au coin du bois noir
Sapin de lumière
irradié d'espoir.
L'orée des forêts
trace un cerne sombre
L'aube de l'année
resplendit dans l'ombre.*

et qui retrouve plus de mouvement et d'âpreté dans la remarquable "Fable Kafkienne" qui représente la forme agressive de la tristesse. J'ai gardé pour la fin de cette revue du "C.E.L.F.", «TRACE INVISIBLE DE TES PAS» de notre compatriote Jane GUEGAN. Poésie essentiellement bretonne dont on connaît la fluidité et l'élan lyrique

*Belle dolente au col de cygne
Qui déployez votre tourment,
A la fontaine aux interstignes,
Jetez cet épingle d'argent...*

L'inspiration est attentive aux objets où l'âme du poète se retrouve:

*Je suis la brume peuplée d'îles,
Le rayon nu plein de couleurs,
Cette brisure de coquilles,
Métamorphose d'une fleur.*

Les poissons, les coquilles, les étoiles, composent un univers celtique, rempli de la richesse méconnue de l'innocence. C'est peut-être pour-quoi de tous les recueils cités, celui-ci est le plus chantant.

EDITION DU C.E.L.F.

42 AVENUE DE LA COURONNE - IXELLES - BRUXELLES.

Aux éditions "Les nouveaux Cahiers de Jeunesse" de Bordeaux, Emilienne KERHOAS publie «L'ÉPREUVE du TEMPS» recueil mystérieux, évoquant, dans un long lyrisme et une langue harmonieuse et savante, une Bretagne de l'île, de la lande et du sable dont les paysages fugitifs sont associés aux élans de cœur et ne vivent que par lui.

*L'île est de lune et dort;
Les poissons de silence
Sont de capture vaine;*

*L'île d'or c'est ton corps;
Une lune d'absence,
Notre magicienne,*

*Dans l'île veille un mort;
L'ombre a sa transparence;
L'absence son domaine.*

Des reminiscences de la poésie antique, jamais gratuites ni anecdotiques, répondent aux exigences d'une passion à la fois lumineuse et sombre.

*Pour qu'au fronton des mers, le matin pérennel
De nos corps exaltés de lumière et d'orage...
...Quelle ombre de jouet? D'une amphore d'argile
Dont la courbe renflée eût fait rêver les dieux?*

L'œuvre est remarquable et cette expérience d'un nouvel hellénisme aux rivages bretons garde la puissante originalité d'une vie personnelle.

«NOS RIVES SONT D'ARMOR» de Marcel PENCALET sont une synthèse de poésie bretonne vivifiée par l'allégresse des paysages finistériens et expriment l'enthousiasme ouvert et conquérant du terroir; une Bretagne de force dans l'évocation même des morts de la guerre et dans les chansons d'amour. Marcel Pencalet reçoit des vents de la mer un appel au grandiose et à l'épique, comme dans son évocation de Dabut. Sur toute son inspiration s'étend un enchantement breton différent de la mélancolie à laquelle on l'identifie parfois trop exclusivement.

(suite page 5)

LE PELERIN DE SAINT-CARRE

(suite de la page 2)

dire un mot, boit et mange. On le questionne gentiment.

— Qu'a-t-il fait? Pourquoi est-il ainsi attaché par la ceinture comme Notre-Seigneur que l'on conduisait au Calvaire?

Yves-Marie ne répond pas. Alors le rouquin, complaisamment, parle pour lui: Le matelot GUERNAMUS, embarqué sur le "Bretagne", un vaisseau de ligne à trois-ponts du port de BREST, est un récidiviste de la fugue.

En mer, il a toujours fait convenablement son service. Mais, sitôt qu'il met sac à terre, il s'enfuit et prend la direction de son pays. Deux fois on l'a repris sur la route car il avait gardé son uniforme, mais, la troisième fois, pour être sûr de n'être pas arrêté il a fracturé la porte d'une armoire dans une ferme, volé des vêtements, un pain et frappé l'homme qui l'avait surpris. Son compte était bon, deux ans, trois ans de travaux publics, peut-être davantage... on ne sait pas.

Yves-Marie ne manifeste rien et continue son repas comme si l'on parlait d'un autre.

D'ailleurs, que sait-il de lui, ce gendarme aux cheveux rouges? Bien sûr, qu'il s'est enfui, bien sûr qu'il a volé, qu'il a frappé ce maudit fermier qui l'a surpris, mais pourquoi? pourquoi? Il faudrait, pour le savoir, lire dans l'âme du pauvre matelot. Ce que l'on prend pour une manie n'est que l'obéissance à un besoin profond, à un désir irrésistible: Il ne peut vivre dans ce monde brutal et la promiscuité du bord; il lui faut la maison, l'affection de sa mère et la douceur de Maryvonne.

Il se souvient de son départ, quand sa classe fut levée. C'était au mois de mars, il y a déjà bien longtemps. Les linottes chantaient en voletant au-dessus des ajoncs en fleur. On aurait dit que l'on avait étendu, sur la lande, la chape d'or que que l'on pose sur les épaules du prêtre à la procession de la Fête-Dieu. Il faisait beau. Dans le ciel bleu, des mouettes venues de la mer prochaine, indolentes, passaient. Les merles sifflaient dans les houx. Maryvonne l'avait accompagné sur le chemin loin, très loin, jusqu'à ce qu'elle fût trop fatiguée. *Avant de se séparer, ils s'étaient assis au coin d'un champ. De ses gros doigts, il avait cueilli une violette. Il l'avait approchée des yeux de Maryvonne. C'était la même couleur! Il lui avait pris la main. Oh! douceur du contact de la chair que l'on aime! une onde de bonheur, venue du cœur de son amie, avait parcouru tout son corps. Qui pourrait lui donner encore un tel émoi?*

Puis il avait fallu se quitter. Il avait suivi cette même route, il était passé près de cette auberge, mais il ne s'était pas arrêté, comme pressé d'arriver au terme de son voyage.

Et pourtant, quelle déconvenue quand, la porte de LANDERNEAU franchie, il avait pénétré pour la première fois, dans BREST. Comme il avait détesté cette ville, ses rues étroites, sales et humides, cette foule si mêlée, soldats de l'infanterie de marine aux épaulettes jaunes, matelots en bordée, ouvriers, filles prostituées immondes que l'on rencontrait partout, sur les trottoirs où elles vous rattachaient, aux portes des maisons closes et des auberges louches d'où sortaient des cris et des jurons.

Il se rappelle son passage, quand il allait en corvée, dans les ruelles de Keravel, ces sentines numérotées où vivaient dans une ignoble promiscuité, voleurs, contrebandiers, déserteurs et les "marques de griviers", ces femmes aimées des forçats à la tête rasée.

Une nausée le prenait encore au souvenir du bain qui regardait la ville de ses fenêtres innombrables. N'était-ce pas lui, ce bain, qui donnait à BREST ce cachet effroyable de vice et d'horreur? Comment pouvait-on vivre dans le voisinage des membres gangrenés du "grand Collège" dont on entendait parfois gronder les voix farouches comme celles de bêtes fauves.

La vie de ces hommes n'avait jamais exercé sur lui d'attraction, ni éveillé sa curiosité. Tu ne connais pas, Yves-Marie, les œuvres des romanciers parisiens, M. de Balzac, Victor Hugo, Eugène Sue, qui ont si bien exprimé la sauvage poésie du bain et la fascination étrange qu'elle exerce sur les honnêtes gens. Lui n'éprouve que répulsion, mais, aussi,

en bon chrétien, pitié pour ces âmes déchues qui portent, sur leurs faces bestiales, les stigmates de leurs vices.

Il croit encore entendre le clairon sonner au deuxième dépôt des équipages de la Flotte. Oh! ces factions interminables à la porte de la Cayenne! Avec quel trouble, il voyait s'avancer, au milieu de la rue, ce grand fantôme de bure grise, le veilleur de nuit, le "serenos" qui criait, sous la pluie molle et tiède ou dans les rafales de vent de mer!

Il est... onze heures... sonné... e... e!

Il est... minuit... sonné... e... e!

d'une voix empreinte d'une tristesse si profonde qu'elle semblait la voix même de la cité, de tous ces gens entassés dans les demeures sordides, ou qui hurlaient dans les auberges tardives sous l'empire de la boisson mais aussi sans doute, d'un désespoir qui ne savait pas son nom.

Il se revoit à PONTANIOU, la prison de la Marine, derrière des murs très hauts, dans une cellule obscure, où pauvre matelot puni, il s'efforçait de dormir sur un bas-flanc, les chevilles prises par les anneaux d'une barre de justice.

Et pourtant, à tout bien considérer, il se trouvait encore mieux là qu'à bord de son vaisseau, en grande rade, où le gênaient la grossièreté des propos, l'indécence des attitudes et des gestes de ses camarades. Il aimait mieux cette solitude dans les ténèbres de sa cellule car il y reposait mieux que dans son hamac accroché au plafond de la batterie, dans les ronflements, les grognements et les plaintes des hommes qui rêvaient.

(à suivre)

SUITE DE LA PAGE 4

*Illumination de filets opalins,**Balancement rythmique, obscure effervescence,**Arôme de la mer, voluptueuse essence,**Or, azur des reflets vivants et cristallins...*

Ce recueil, publié aux Editions Debresse, mérite de compter dans l'histoire de notre poésie celtique de langue française.

REVUES — Parmi les revues reçues, nous lisons toujours avec plaisir «Le Borée» qui réunit des poèmes d'une fine poésie classique et des chroniques littéraires précieuses pour l'attention qu'elles réservent aux poètes provinciaux. Signalons que cette revue a consacré en mars 1958 une étude à la poétesse bretonne Marie-Paule Salomon. Les «Nouveaux Cahiers de Jeunesse» de Bordeaux, avec une vivacité juvénile plus mordante, présentent aussi un tableau aussi complet que possible des œuvres récemment parues, ainsi que les poèmes de ses rédacteurs, parmi lesquels Emilienne Kerhoas citée plus haut.

«Azur» publié par André Montigny à Tanger s'intéresse à tous les problèmes, y compris les questions scientifiques. Le numéro d'avril nous livre une étude enrichie de citations sur la poésie bulgare.

«La Tour de Feu» toujours volcanique et bouillonnante, a publié en décembre 59 une étude collective sur "Antonin Artaud ou la santé des poètes", d'un grand intérêt documentaire à la fois pour la personnalité d'Artaud et pour le problème de la folie en poésie.

«Notre Flandre», de Lille, revue des flamingants contient en plus des questions d'ordre administratif et philologique, d'intéressantes chroniques artistiques et traitent de la question peu connue des rapports culturels de la Flandre avec l'Afrique du Sud. (Articles en français et en flamand.)

La revue «Norwegian Science and Letters» signale la parution d'une revue nouvelle «Lochlann», revue d'études celtiques animée par le professeur Alf Sommerfelt, de l'Université d'Oslo. «Lochlann» est le vieux nom gaélique de la Scandinavie. Les premiers tomes sont consacrés au dialecte celtique écossais et aux rapports des Norvégiens et des Celtes. (Oslo University Press)

ROMANS — Aux éditions du Scorpion, Yann BREKILIEN publie «DIEU RENVERSE LES TEMPLES» traduit du Breton. Nous en rendrons compte plus amplement dans les prochaines «Fontaines» J-B MORVAN

ABONNEMENTS 1960

Nous rappelons à nos amis et abonnés la formule de chèque postal qu'ils ont trouvée dans le no 51. Nous remercions tous ceux qui nombreux ont répondu à notre appel et ont même transmis des abonnements nouveaux. Nous demandons instamment à ceux qui n'ont pas encore répondu de le faire rapidement. Notre œuvre est une œuvre de création littéraire. Il convient qu'elle soit soutenue efficacement. Merci à l'avance.

LES SOIRES THERMIDORIENNES

OU

LES LANDES DE MANNARA

par Jacques PETIT

(suite du numéro 51)

XIII

LA MAISON LE MANCIER

MAISON grise, maison banale; sans doute les maisons n'ont pas coutume de raconter à tout venant leurs petites histoires; mais si cette bâtisse au crépi gris, couleur de boue, pouvait suggérer une impression, c'était celle de l'ennui, d'une éternelle disponibilité. Quelques motifs grotesques, vaguement sculptés sur le linteau d'une des portes, s'estompait sous les couches de peinture, comme si toute la signification de la demeure, sa vie personnelle, appartenait sans recours au passé. Les bruits de pas dont résonnait le bois des poutres, des planchers, des escaliers, ne représentaient que les échos anodins de démarches quotidiennes. La maison était à l'image du maître; rien n'était moins mystérieux que Le Mancier; gentilhomme débarassé du nom de terre jadis accolé à son patronyme, devenu marchand de bestiaux, ce grand diable sec et brun, approchant de la quarantaine, parlait à tout le monde sur les marchés, racontait des gaudrioles aux commères et buvait la bolée. Sa maison était louée en partie à des bonnes gens qui exerçaient des professions variables mais précises, et qui étaient connus dans le quartier. Sans doute, s'était-il réservé une aile où il habitait seul; mais on y entraît comme dans un moulin. La vieille marchande d'œufs et de fromages de la rue Michel, qui était sa voisine et lui vouait une secrète admiration, faisait remarquer qu'il lui fallait bien tout ce logement pour vivre avec dignité; Monsieur Le Mancier ne pouvait tout louer et giter dans un réduit à balais; l'espace lui était nécessaire pour se dégoûter les jambes. A quoi son mari ajoutait sagacement que Le Mancier ne se dégoûterait pas tout seul et qu'une jolie comédienne lui rendait souvent visite. Cela aussi pouvait rassurer les curiosités tout en divertissant les imaginations. Pourquoi fallait-il qu'un mouchard de profession, qui résidait ordinairement dans une bourgade située à deux lieues de la Ville, vint s'enquérir sur place, avec déjà trop d'idées en tête, et qu'il remarquât la prodigieuse variété de ressources offertes par la vaste demeure à qui voulait entrer ou sortir discrètement?

Il avait plu légèrement sur les neuf heures, le pavé était gras; dix heures allaient sonner quand Jean-François, Anne et Auvespre arrivèrent à la porte de la rue Michel; Gildas et Marcelle devaient entrer par l'autre rue, ci-devant Saint-Louis. Jean-François et ses compagnons, parvenus les premiers au logement de Le Mancier, poussèrent la porte qui donnait sur la cour et entrèrent sans bruit. Quand il l'eut refermée, Jean-François battit le briquet et alluma un rat-de-cave. Un mendiant était couché en travers du couloir. Il parut s'éveiller, grogna et se leva. Le muscadin brandit son lumignon qui éclaira un visage de vieillard, ridé, finaud, au nez rond et à la bouche mince. L'homme retira son bonnet et découvrit ses cheveux tout blancs.

— "D'où sort-il, celui-là? dit Jean-François; de Landerneau, où de Pithiviers?"

Le vieillard ne parut pas s'émouvoir à l'évocation de ces deux localités proverbiales. Il répondit à voix plus basse, en souriant:

— Non, de Saint-Aubin seulement.

Jean-François s'inclina.

— C'est pour eux? chuchota l'homme en montrant Anne et Auvespre.

— Non, mais montez avec ceux-ci, j'attends les autres.

Au bout d'une minute, des pas et des murmures lui annoncèrent Marcelle et Gildas. Il protégea de la main la flamme du rat-de-cave. A nouveau la porte s'ouvrit et se referma silencieusement. Ils montèrent, lui les précédant; la chandelle s'éteignit. Il prit la main tremblante de Marcelle, si émue qu'elle manqua une marche et fut retenue par Gildas.

Une lueur apparut par une porte entr'ouverte quand ils eurent compté deux étages. Elle venait d'une pièce donnant sur un couloir; c'était un réduit qui avait du servir de débarras. Une bougie, dont la flamme les avait guidés, avait été posée sur une petite table auprès d'un crucifix. Le vieillard, assis sur une chaise de paille, l'étole au cou. Marcelle entra la première et vint s'agenouiller près de lui. Peu après, elle ressortit et laissa la place à Gildas. Quand les deux

confessions furent terminées, Jean-François sortit de l'ombre avec Anne et Auvespre. Tous se groupèrent dans le local exigu, Auvespre près de Marcelle et Jean-François près de Gildas.

Une bourrasque s'était élevée du dehors; des courants d'air sagitaient la flamme de l'unique bougie et modifiaient sans cesse l'ombre du crucifix, les reflets polis du plateau qui contenait les anneaux, le relief rude du visage du célébrant. Les vitres remuèrent malgré les volets pleins. Jean-François ne put s'empêcher de penser au sort d'une cargaison de marchandises qui venait par mer et devait arriver à la côte le lendemain. Il redevint attentif au moment où le prêtre posait à Marcelle et à Gildas les questions rituelles du mariage. Un peu nerveux et gêné, mais débarrassé pour un soir des artifices voyants de la mode, et de son masque d'Arlequin, le muscadin semblait plus jeune; le sentiment d'amitié qui l'avait amené à combiner la cérémonie secrète rassérénait l'expression de son visage; il laissait percer sa sensibilité, alors qu'il s'efforçait généralement de ne paraître ni ému ni attendri.

La cérémonie fut brève; le prêtre, enlevant son étole, enveloppa encore d'un regard cette chrétienté minuscule et furtive, plus profondément fidèle, peut-être, qu'elle n'en avait conscience. Ses yeux semblaient l'évaluer avec intérêt et sévérité tout à la fois, comme le paysan qui, après l'orage, mesure ce qui demeure de la récolte espérée. Les prophètes, au temps de l'exil de Babylone, devaient considérer ainsi le petit groupé imparfait mais tenace de ceux à qui restaient confiées les Promesses. L'exil et les périls n'étaient pas moins réels pour lui - et sans doute pour eux. Au milieu de l'immense maison qui semblait, par toutes ses poutres, par ses escaliers à balustres, par la charpente gémissante de sa toiture, se souvenir des forêts originelles, cette chambre était protégée et menacée, comme une cabane de sabotiers au clair de lune dans les bois, asile éphémère des fugitifs.

— Adieu, dit-il en s'adressant plus particulièrement à Jean-François. Je retourne en bas, sous mon escalier, comme Saint-Alexis. Je serais plus vite rendu dehors en cas d'alerte, et cela vaut mieux pour tout le monde. Je repartirai demain dans l'agitation du marché. En attendant, il faut bien dormir un peu.

Ils le remercièrent. Il descendit le premier, et tous derrière lui, à pas de loup, comme ils étaient montés. Ils eurent alors la surprise de voir le palier du premier étage éclairé. Un homme de haute taille salua le prêtre au passage.

— Voici Le Mancier, dit Jean-François à Gildas. Nous lui devons aussi quelque gratitude, pour le prêtre et pour la maison.

Il était visible que le maître du lieu ne cherchait pas à cacher sa présence dans sa demeure, même ce soir-là. Bien au contraire, il serra les mains, félicita les nouveaux mariés et les prenant familièrement par l'épaule, les fit entrer dans l'appartement avec leur suite. Marcelle, tout en se confondant en excuses et en phrases reconnaissantes, ne put s'empêcher de lui demander s'il pensait que cette réunion nocturne fût sans danger. Il ne fit qu'en rire: commerçant honorable, et en excellentes relations avec les autorités à qui il était utile et parmi lesquelles il comptait des obligés, il n'avait pas à se gêner pour recevoir Jean-François, son confrère en négoce, et les amis de Jean-François, surtout de jeunes fiancés qui devaient trois jours après s'unir très civiquement devant les institutions de la République.

Au centre de la salle où Le Mancier avait amené ses hôtes, une table longue, éclairée au deux bouts par des candélabres d'argent, portait des verres, des flacons, des pâtisseries. Auvespre, qui ne croyait pas plus au danger que Le Mancier, s'était étonné un instant que le prêtre n'eût pas été invité à ces agapes. Il en comprit la raison en voyant, à leur arrivée, se lever une très jolie fille qui était assise auprès de la cheminée et qui accueillit les jeunes mariés de son sourire le plus enjôleur.

(à suivre)

LES PRESSES ARTISANALES DU CERCLE DE BROCELIANDE
54 RUE POUILLAIN-DUPARC RENNES R.C. MÉTIERS 8260

LE GÉRANT RENÉ CRUCHON

DÉPOT LÉGAL: 6-1960